



# Les guerres de Lisa

Anne-Cathrine Riebnitzsky



Gaia

Gaïa Éditions  
82, rue de la Paix  
40380 Montfort-en-Chalosse  
téléphone : 05 58 97 73 26

[contact@gaia-editions.com](mailto:contact@gaia-editions.com)  
[www.gaia-editions.com](http://www.gaia-editions.com)

---

Illustration de couverture :  
© tirc83/iStock/Getty Images

---

© JP/Politikens Hus København, 2013.  
© Gaïa Éditions, 2016, pour la traduction française.  
ISBN 13 : 978-2-84720-673-9

Anne-Cathrine Riebnitzsky

Les guerres de Lisa

traduit du danois par Andreas Saint Bonnet

(extrait)

roman

GAÏA ÉDITIONS

*À ceux qui ont grandi dans le chaos.*

« Dans tout ce que l'on fait, règne la vérité. Elle nous transperce, et l'on ne peut survivre qu'en faisant de ces trous un langage – quelque part entre pudeur et sobriété. »

Lars Dan, peintre, *Det hvide mørke*

## *Prologue*

Si je devais raconter le lieu où j'ai grandi, je commencerais par la mer, et les vagues indolentes, qui la veille encore avaient noyé un pêcheur. Je parlerais de la sensation de liberté que j'éprouvais quand je m'élançais du haut des pierriers abrupts de la côte sud de la presqu'île. Du sentiment de laisser mes pieds prendre le contrôle, sachant pertinemment que je ne pourrais les arrêter, qu'il faudrait courir jusqu'au bout, le gravier jaillissant autour de mes jambes, confiante que la pente n'allait pas s'effondrer dans un éboulement, confiante que j'allais y arriver.

Je raconterais les couchers de soleil qui transformaient les îlots en silhouettes ténues sur la mer, au moment où le silence dans la cuisine, en bas, se faisait oppressant. Je montrerais comment grimper sur la rambarde de l'imposant balcon, avec ses planches visqueuses, à moitié vermoulues.

C'est mon grand frère Ivan qui m'a appris à grimper par-dessus le balcon. Il était plus courageux que moi. Je ne m'étonnais pas de le voir rêver de devenir pilote de chasse, de dominer le ciel au-dessus des îles et de la mer dessinant les limites du pays dans lequel nous avons grandi. Il y avait beaucoup d'avions de chasse. Il nous semblait parfois être leur terrain de jeu favori. D'audacieux et assourdissants chasseurs survolant les têtes d'une population apparemment oublieuse d'un quelconque monde extérieur.

Le sang battait dans mes veines et dans celles de mon cheval alors que nous galopions à travers les chaumes des champs, où hommes et machines erraient, où la sueur et la poussière des moissons flottaient encore dans la chaleur du mois d'août. Une chaleur porteuse de la promesse d'un été sans fin, comme dans le souvenir de mon enfance, il me semblait alors que l'hiver ne reviendrait sans doute plus.

J'oubliais tout, alors qu'un énième muret disparaissait dans un saut immense, et un frisson.

Dans la poussière des moissons, un soir d'été, je filais sur le chemin gravillonné, sur un vieux vélo d'homme bleu clair. Les petits cailloux jaillissaient sous les roues. Le bruit du caoutchouc contre le gravier crevait le silence. Je me faisais violence. Mes tempes battaient sous la sensation d'énergie infinie, la sensation que personne au monde n'avait jamais foncé aussi vite sur un vélo. Les arbres verts, les champs mûrs, dorés, et la douceur du soir filtrant de la canopée, me firent monter les larmes aux yeux.

Seule, loin des regards, je serrai le frein, faisant déraper le vélo. Le gravier crissa, et la poussière resta en suspens longtemps après que les gravillons eurent retrouvé leur calme. Je jetai le vélo dans l'herbe, et l'odeur des trèfles m'enveloppa immédiatement. Derrière ce parfum se cachaient les plants de fraisiers. J'inspirai profondément en lorgnant vers la maison. Les lumières bleues scintillant depuis la fenêtre du salon étaient mon phare.

J'allai à la chasse aux fraises. Je ne cueillis que les plus grosses, les plus sucrées, les plus douces. Je mangeai et mangeai, tout en regardant les longues rangées paillées, qui portaient plus de fruits que je ne pourrais en avaler en un seul été.

La chaleur de la terre s'élevait des champs, telle une lente respiration, pour se faire brume dans les creux des collines. Les blés se dressaient, dorés et pointus. Au-dessus, très loin, les étoiles parsemaient de trous la voûte céleste. Je restai longtemps allongée, à contempler le bleu sombre infini, enveloppée par l'odeur de terre fraîche et de feuilles décomposées, tandis que la vie grouillait autour de moi. Quand, enfin, je me levai, l'humidité avait pénétré mes vêtements, tout comme la certitude de devoir retourner maintenant à la maison avait pénétré ma peau.

À l'automne, la lourde terre des champs devenait presque bleue quand la charrue déchirait l'argile en sillons profonds. Lorsque le tracteur reposait la charrue dans la grange, et que les mouettes criardes retrouvaient leur calme, on pouvait voir les lames acérées refléter la clarté de la nuit. L'hiver, le paysage était blanc et gelé. La terre se reposait, et les hommes erraient alentour à pas de loup.

Je suis née en hiver, à l'époque où les hommes se disent que peut-être le printemps ne viendra jamais, que la saison froide est là depuis trop longtemps déjà. Je suis née après une longue attente. J'étais une enfant calme, qui collait aux basques de son turbulent prédécesseur. Vinrent ensuite mon petit frère, Peter, et ma petite sœur, Marie.

En tant que fille aînée de la fratrie, j'avais la responsabilité des plus petits, et j'étais le bras droit de ma mère pour tout ce qui touchait à l'entretien de la maison et la préparation des repas. Mes frères, eux, aidaient mon père à la porcherie et aux champs.

Le vacarme des cochons, leurs cris stridents d'impatience, alors que mon père poussait le chariot de nourriture dans la porcherie – à six heures chaque matin et cinq heures chaque après-midi – rythmaient mes journées avec la régularité des marées. À l'opposé, l'état d'esprit de ma mère semblait agir comme un climat changeant, fait d'ouragans et de douces éclaircies qui déterminaient entièrement l'atmosphère.

Je regarde dans ta direction. Nous allons vers l'ouest, de l'Afghanistan vers le Danemark. C'est le vol du soir. Nous avons quitté le sol au coucher du soleil, et celui-ci nous accompagne depuis dans notre course vers l'ouest. C'est comme si le temps s'était arrêté.

Tes yeux sont d'un bleu éclatant. Ils semblent tout transpercer, mais en cet instant, sans animosité. Tes lèvres

pulpeuses au milieu de ta barbe rase invitent aux baisers. Je n'avais pas remarqué ta bouche avant cet instant. Mon estomac se recroqueville contre ma colonne vertébrale.

Tout ça, je l'ai prévu. J'avais prévu d'être assise à côté de toi pendant notre long voyage de retour au pays. Je suis lasse jusqu'à la moelle après six mois de guerre, et surtout après ce qui est arrivé dans ma famille. Et pourtant, c'est comme si j'étais en train de rassembler les débris – et c'est la seule chose que je sois capable de faire pendant ces quelques heures. Ton bon sens, une forme de détachement, et le fait qu'au cours des quelques jours durant lesquels je t'ai côtoyé, tu as sauvé la vie de mon meilleur ami. En même temps, je crains que tu ne me fendes le cœur.

En vérité, j'ai déjà pris la décision de tout te raconter. Je dois faire ce récit à quelqu'un. Et l'idée qu'il débute et se termine ici, pendant notre voyage, me rassure. J'ai décidé de te parler du meurtre, mais aussi du mal qui l'a précédé.

« Où est-ce que tu as grandi ? » demandes-tu encore. Mais l'histoire ne commence pas là. Elle commence il y a deux mois, dans un désert froid.



Le gravier crisse sous mes pas. La lumière de la lune est intense. Au beau milieu de la cour de la ferme afghane que nous avons investie trône un arbre solitaire. Ses minces feuilles brillent comme de l'argent et tremblent dans le vent. La scène me rappelle la mer, et l'endroit où nous avons grandi.

Je reconnais la silhouette d'Ivan. Mon grand frère s'est levé pour mon départ. Son visage est blême dans la lumière froide. Il est fatigué, mais souriant. Tout le monde chuchote. Les véhicules sont prêts depuis longtemps, mais tout se déroule encore dans un calme feutré.

Je l'enlace, il m'ébouriffe les cheveux. Nous restons un instant comme ça. Son corps est tout proche, chaud, et ses bras me serrent fort.

« Où est-ce que tu serais sans ta fantastique sœur ? » dis-je à voix basse.

Il me regarde droit dans les yeux, l'air sérieux.

« En prison. Et où mon adorable petite sœur serait-elle sans moi ?

– Chez les fous. »

Il me lâche. Je lui demande :

« Ivan Hesselholm, tu es aujourd'hui reconnu comme héros de guerre. Parle-nous de ton enfance.

– Première Guerre mondiale. Beaucoup de morts, beaucoup de blessés, peu de progrès.

– Et ta jeunesse ?

– Seconde Guerre mondiale. Une longue lutte face à un tyran fou contre lequel personne n'osait se dresser. Le combat acharné contre la domination mondiale du troisième âge. »

Je souris. J'apprécie les métaphores belliqueuses d'Ivan, il y ajoute chaque fois une nouvelle subtilité. Le troisième âge, le troisième Reich.

« Et toi, petit oiseau, comment a été ta vie ? me demande-t-il.

– Comme grandir du côté est du mur de Berlin. Voir tout partir en morceaux et se rendre compte qu'on a vécu sur un mensonge. »

J'hésite. J'ai un sentiment très différent de celui que j'éprouve généralement avant de partir en mission. Habituellement, je suis de bonne humeur, mais la vue des cercueils que nous avons renvoyés au pays la semaine dernière m'écartèle. L'arrivée soudaine d'Ivan est à la fois un cadeau et une menace.

« Tu n'as pas le droit de mourir, dis-je dans un murmure.

– Moi, personne ne peut m'atteindre. En revanche, il faut que tu fasses attention à ces putains de bombes humaines. Pas question de saluer tout le monde et d'aller distribuer des bourses de l'armée danoise, d'accord ? répond-il d'une voix enjouée.

– D'accord.

– Et dis à Christian que je lui arrache les bras pour lui repeindre la gueule avec les moignons s'il ne conduit pas prudemment. Et que je pisse dans son café. »

Je ris discrètement. Christian est mon chauffeur.

« C'est une simple escorte. Une patrouille de nettoyage, dis-je.

– Il n'y a rien qui soit "simple" dans cette guerre. »

Nous nous approchons des box de ravitaillement. De la main gauche, j'enfonce le canon de mon fusil dans le tuyau de plastique, attrape un chargeur dans le sac de munitions le plus proche, le glisse à sa place et tire sur la culasse qui claque, et la balle jaune cuivrée scintille avant d'entrer dans la chambre. Je fais encore claquer la culasse avant de laisser l'arme glisser contre mon flanc gauche. De la main droite, je saisis le pistolet. Je glisse le canon dans le tuyau de plastique et arme le magasin.

« Bon sang, t'es un phénomène, lâche Ivan avec un petit rire.

– Je ne peux pas être tenue responsable d'être droitrière avec un œil directeur gauche, si ?

– C'est bon, on se calme. Tout baigne. » Il me donne une tape sur l'épaule. « Fais attention à toi. Et souviens-toi : ceux

qu'on tue aujourd'hui ne nous poseront pas de problème demain.

– Toi, tu tires. Moi je parle. »

Nous approchons des véhicules. Je me dirige vers Christian. Le rougeoiement de sa cigarette éclaire un instant sa courte barbe. Je ne vois pas ses yeux dans la pénombre, mais je connais son regard et son calme. Je ne voudrais personne d'autre plus que lui à mes côtés pour la sortie de ce matin et ce qu'elle nous réserve.

« On se met en selle, Christiansen ? » J'espère que mon ton bravache masque la fragilité que je ressens.

Ivan lui donne un coup de poing dans l'épaule et marmonne :

« Alors, comment ça va ?

– Tranquille. Et toi ? demande Christian.

– On décolle dans pas longtemps. » Ivan hausse les épaules.

« On peut mettre fin au conseil de famille, maintenant ? » dis-je. J'aimerais qu'Ivan s'en aille avant de dire quelque chose qui mette Christian dans une humeur de chien pour tout le trajet. Je ne sais pas quel est leur problème à tous les deux. On dirait que ça ne s'est jamais vraiment bien goupillé entre eux.

J'ai droit à un autre câlin. Ivan n'a rien dit sur l'opération qui l'attend, et ça m'inquiète. D'habitude, il me met au courant.

« On se voit bientôt, sœurette. »

Je perçois le sourire dans sa voix. Je saute sur le siège et place le fusil à côté de moi, le magasin contre ma cuisse, pour que le canon ne touche pas le sol. Ivan tient fermement la porte blindée.

La radio laisse entendre un message de confirmation. Tout ce que je sais, c'est qu'ils se mettront en mouvement dans deux heures. J'ignore quand je reverrai mon grand frère.

Nous nous tenons près du lit de la rivière. J'ai une douleur dans le cœur, comme si l'ardeur implacable du soleil et l'épuisement nerveux après trois mois de séjour avaient réussi à pénétrer en moi. Je suis fatiguée et j'ai hâte de partir. Deux semaines. Et pourtant, d'un autre côté, je me refuse à quitter la base, depuis que la patrouille d'Ivan nous a rejoints.

À l'horizon, les montagnes sont presque violettes, et dans quelques heures le ciel rose viendra adoucir le sol gris-jaune, créant cet instant où le paysage alentour se parera de beauté et de mystère. Je me dis que je suis ici depuis longtemps. Que beaucoup de choses se sont bien passées, et que peut-être il est temps de rentrer à la maison. Que je devrais peut-être décliner la prochaine mission qu'on me proposera. En même temps, je sais que ces pensées me viennent à chaque fois. Et quand quelqu'un appelle pour me proposer un poste, je dis toujours oui. Oui à la camaraderie, à l'aventure, à l'opportunité de représenter quelque chose pour des inconnus.

Je ferme les yeux. Nous sommes aussi proches du camp qu'il est possible de l'être sans se sentir tout à fait en sécurité. Dans le lit asséché de la rivière, les gars ont installé un champ de tir provisoire pour les armes lourdes, celles qu'on ne peut pas tester dans le camp. Je commence à faire abstraction du son des balles de 12.7, de la même façon que les gens vivant près d'un chemin de fer finissent par ne plus entendre les trains. En moi retentit une flûte traversière, douce et hésitante. Un instant plus tard, un piano prend délicatement l'ascendant. C'est le deuxième concerto pour piano de Rachmaninov, deuxième mouvement. Le thème mélancolique de la flûte traversière est imperceptiblement repris par une clarinette. Comme à chaque fois, le même paysage s'impose à moi : la baie et les îles devant les fenêtres de la cuisine de ma mère. La radio sur l'étagère est un vieux modèle Bang & Olufsen qui appartenait

à mes parents. Mon père devait la démonter régulièrement, parce qu'elle se mettait à chuchoter d'un air mystérieux, comme si elle gardait par-devers elle des messages codés de résistants d'un autre temps.

Je suis assise en train de triturer la radio, la télévision tourne à plein volume dans le salon. La cuisine est plongée dans l'obscurité, et dehors, les ombres bleues s'étendent sur la baie, des lumières s'allument les unes après les autres. Un son doux s'évade du transistor, comme un instrument qui souffre. Un piano vient le rejoindre en douceur. C'est une mélodie qui s'harmonise avec le paysage au-dehors, avec les feuilles en forme de cœur de la haie de lilas qui s'agite gracieusement dans le vent, s'accordant avec les premières étoiles du crépuscule, semblables à des étincelles fuyantes.

Toute la cuisine est envahie par le piano et un instrument à vent en bois que je ne suis pas sûre d'identifier. Est-ce un hautbois ? Une clarinette ? Dans ma tête apparaissent les illustrations des instruments de l'encyclopédie Lademann. Je m'imagine une clarinette noire et brillante, avec toutes ses clefs argentées. Une forme longue et élégante agrémentée d'un système compliqué de tiges en argent, qui vont effleurer les trous par lesquels les émotions s'échappent.

Le piano semble se rapprocher, comme s'il voulait toucher la clarinette, la consoler. Ils voguent lentement l'un vers l'autre. Les notes du piano s'égrènent d'une façon éclatante, en contraste avec la mélancolie des instruments à vent. C'est comme si les doigts qui courent sur les touches noires et blanches bondissaient sur ma colonne vertébrale. Chaque poil de mon corps se dresse et frémit au son de la musique, comme si celle-ci leur avait donné vie. Le piano prend de l'ampleur, encore et encore, et je commence à craindre qu'il n'explose, d'une façon ou d'une autre. Je ressens une douleur et une émotion intense dans mon crâne.

La musique a percé des trous en moi. Et maintenant, tout ce qui était caché à l'intérieur se déverse. Je me dis que

des doigts capables de courir si vite et de jouer si bien, c'est vraiment quelque chose. Je suis témoin d'un acte pour lequel quelqu'un s'est entraîné pendant des années. Et derrière, des instruments à cordes et à vent passent avec la douceur d'un souffle d'été.

Je regarde vers la porte du salon. J'ai peur que mon père vienne et me voie. Ou ma mère. Mon père, ça serait pire. Ivan s'étonnerait, mais finirait par comprendre. Peter irait chercher ma mère, et Marie s'assiérait près de moi pour pleurer avec moi. Je souhaite de toutes mes forces que la porte reste close.

Christian monte dans la voiture.

Il était en bas avec les autres. Les coups de feu résonnent encore en cadence. Une partie de moi avait anticipé son retour : l'odeur de cigarette et le bruit de ses pas sur le gravier.

« Tu dors, marmotte ? demande-t-il.

– Non, je pense.

– Ah oui, c'est vrai, c'est ce que font les officiers », ricane-t-il.

Il démarre la voiture. Je me redresse. La fenêtre, l'île, le piano et la clarinette, l'eau noire... tout disparaît en un instant.

Nous roulons à toute vitesse sur la piste de terre en direction de la route principale et son asphalte brillant qui tremblote sous l'effet de la chaleur. Nous formons un énorme convoi. La poussière reste en suspension loin derrière nous. Nous sommes la force et le pouvoir.

Christian fume deux cigarettes sur le chemin du retour. Ses poings anguleux reposent paisiblement sur le volant. Il a de belles mains, masculines. J'essaie de ne pas trop les regarder.

Nous arrivons sur la place. Je lance un regard circulaire sur les nombreux soldats, joyeux, en short et T-shirt. Ils sont venus nous accueillir. C'est une bonne habitude que nous entretenons au sein de l'équipe.

Nous nous garons sur un emplacement libre. Tous les regards se tournent vers notre chef de section, P. O., qui approche à grands pas. Je sais qu'il a consacré tout le retour à prendre des notes pour ses supérieurs, mais il est aussi passé au centre de commandement. Il lui faudra à peine cinq minutes pour distribuer les ordres. La majorité sait déjà quelle tâche l'attend. Nettoyage des armes, entretien, douches, ravitaillement et repos, dans cet ordre de priorité.

J'aime bien P. O. Il est grand, roux et costaud, d'un tempérament fougueux et a toujours une cigarette au bec. Il regarde dans ma direction.

« Lisa, il faut qu'on parle, après. »

Quoi, encore ? me dis-je. Qu'est-ce que j'ai encore fait ? Je résume dans ma tête la dernière opération. Je n'ai rien fait de travers, si ?

« Calme-toi, chuchote Christian à côté de moi. Il a sans doute juste besoin de ton cerveau pour planifier quelque chose. »

Je louche vers lui. Est-ce qu'il arrive vraiment à me percer à jour aussi facilement ?

La compagnie peut s'attendre à un jour de congé demain, si tout se passe bien. On entend un soupir collectif et quelques cris de joie, puis le groupe se désagrège. P. O. se fraye un chemin vers moi.

Dis quelque chose, Lisa, allez.

« Il faut que tu appelles ta mère. Le plus vite possible. Il y a probablement la queue aux téléphones communs, alors j'ai pris celui-ci. »

Il me tend un téléphone satellite.

« Qu'est-ce qui se passe ?

– Appelle chez toi. Je suis au courant de rien. »

Je vois très bien qu'il me ment. P. O. est incapable de mentir de façon convaincante.

Je lui demande :

« Où est Ivan ?

– Impossible d'établir un contact pour le moment. Viens me trouver après. »

Je me dis qu'il ne peut pas s'agir d'Ivan. En tout cas, pas encore. Il s'est passé quelque chose, là-bas, à la maison. P. O. est déjà reparti vers les tentes et le quartier général.

Christian m'interroge du regard.

« Ma mère a appelé. »

– Dans ce cas, c'est qu'elle ne s'est toujours pas flinguée, pas vrai ? » dit-il avec un sourire en coin.

Il me donne une tape sur l'épaule.

« Je serai au bureau si tu as besoin de moi, d'accord ? Fais-moi signe, on fera un nuage de fumée pour couvrir notre disparition », dit-il encore.

Je le suis des yeux. Je peux toujours compter sur lui.

Je compose le numéro de ma mère. Christian a disparu derrière un container, et la tonalité venue tout droit du Danemark capte toute mon attention.

« Allô, ici Laila », fait la voix de ma mère. Fatiguée, résignée. Déprimée.

« C'est Lisa. Qu'est-ce qui s'est passé ? » Mon corps est tendu, prêt à réagir d'une façon ou d'une autre. Mais laquelle ?

« Marie est à l'hôpital. »

La voix de ma mère se fait soudain très calme.

Une multitude d'images défile devant mes yeux. Est-ce que ma petite sœur a été renversée par une voiture ? Agressée ? Comment vais-je transmettre le message à Ivan ?

« Qu'est-ce qui s'est passé ? »

– Elle a tenté de mettre fin à ses jours. Ils ne savent pas si elle survivra. »

Sa voix se brise, et elle parvient encore à chuchoter :

« Je ne sais pas pourquoi elle fait ça. Comme si je n'avais pas assez à penser avec Ivan et toi envoyés sur tous les fronts du monde. »



Je mets les pieds dans le bac de désinfectant rose. Je reste plantée là un moment, avec mes bottes conçues pour le désert, et je me dis que ce que nous ramenons de plus dangereux de cette guerre n'est sans doute pas sur nos bottes. Ensuite, je sors du bac et emprunte la rampe vers l'avion.

Je me laisse tomber dans le premier siège venu. L'odeur poussiéreuse de l'Afghanistan m'entoure. Ni épicée ni exotique, juste poussiéreuse. Le Helmand\* s'est insinué dans les moindres fibres textiles que je porte, dans chaque couture, et dans chaque irrégularité constituant mon uniforme.

Je ferme les yeux. Marie a de longs cheveux blonds et d'innocents yeux bleus. C'est d'elle que parlent les hymnes danois. C'est elle qui hante silencieusement les paroles « alors que le Danemark se pare d'une nuit claire », c'est elle qui porte le parfum du sureau qui pénètre le soir dans les salons.

Le feu est immense. Ivan court dans tous les sens avec quelques grands garçons. De temps à autre, ils s'immobilisent et contemplent les hérissons affolés et roussis qui tentent d'échapper aux flammes. Je me tiens sagement près de ma mère et de mon père. Le champ s'étend jusqu'à la baie, l'eau scintille, et le ciel est jauni par le soleil.

Ils demandent à mon père de chanter le premier. Il a une bonne voix, imposante, et à cet instant, je suis fière de lui. Ma mère attrape ma main. Il y a quelque chose de suppliant dans son regard, mais je ne sais pas ce qu'elle attend de moi, là, parmi tous les voisins et les autres. Ma mère ne sait pas chanter. Elle chante dramatiquement faux. Elle essaye pourtant, et je préférerais qu'elle s'abstienne. Ne pourrait-elle pas

---

\* Région de l'Afghanistan où la majeure partie des opérations militaires danoises s'est déroulée.

simplement mimer le texte ? J'hésite un instant à lui suggérer l'idée. Mais comment lui dire ? Elle serait blessée, sans aucun doute.

J'observe la sorcière.

« Comme elle est bien faite, maman », dis-je dans un souffle.

Elle serre ma main. C'est elle qui l'a faite. Elle est très réussie, avec ses cheveux roux. Soudain, je reconnais la perruque de Fifi Brindacier que j'avais portée une fois, pour carnaval. Le bonnet en laine, sur lequel étaient piquées les fibres rouges, grattait péniblement.

Pendant que nous chantons, je regarde vers le champ d'à côté, au milieu duquel se pavane un taureau tacheté de noir entouré de quelques vaches. Nous chantons Marie et ses cheveux blonds, le sureau et son parfum. Tout le monde chante. Je ne comprends pas ce qu'il veut, ce taureau. La vache est immobile, elle n'essaye même plus de lui échapper. Il se dresse sur ses pattes arrière, lui grimpe à moitié dessus. Ses pattes avant reposent sur la vache, et il beugle.

Je comprends enfin. C'est embarrassant. Les adultes chantent. J'ai peur qu'ils remarquent le taureau. Marie lève les yeux vers moi. Puis elle lance un regard effrayé au taureau. Elle ne peut pas s'en empêcher.

Les réacteurs à plein régime arrachent l'avion à la piste bétonnée. Les balises lumineuses éclairent le sombre chemin vers le ciel. J'adore voler. J'adore l'aspiration dans le ventre au moment du décollage. Je regarde le soleil couchant par le hublot. Son intense éclat rose avale les balises de la piste de décollage.

Je suis soulagée qu'il s'agisse d'un départ de nuit. Je suis soulagée de pouvoir contempler le coucher du soleil de longues heures durant. Seules les dernières heures appartiendront réellement à la nuit, juste avant notre atterrissage à Kastrup, l'aéroport de Copenhague. Autour de moi les

gens auront fermé les yeux et dormiront d'un sommeil lourd, épuisés, en rentrant vers le Danemark et l'ordre normal des choses.

Nous grimpons en flèche. Hors de la zone de risque. La probabilité d'être touchés par un missile sol-air ou une roquette lancée manuellement est minime. Mais elle existe néanmoins.

Je regarde l'aile, dont le bout est légèrement relevé. Une histoire de turbulences, de faire mieux planer l'avion. J'essuie quelques larmes. Je pose ma main sur la poche de mon pantalon. Pleine des lettres de Marie. J'en ai récupéré quatre au poste de commandement après avoir parlé à ma mère au téléphone. Des lettres arrivées pendant que j'étais en mission plus au nord. Je les ai lues. Elles sont pleines de promesses que tout ira bien, qu'elle est fière d'Ivan et moi. Par-ci par-là, une phrase sur le conservatoire et la pièce qu'elle travaille. Un mot ou deux sur le fait qu'elle se déteste de ne pas être à la hauteur. Elle pense de cette façon par périodes.

« C'est ma fille qui va jouer du piano, chuchote ma mère aussi fort qu'elle le peut à la femme qu'elle vient de bousculer.

– Félicitations, vous devez être tellement fière ! » répond la femme. Elle porte des lunettes lilas façon Dame Edna, avec des circonvolutions fantasques dans les coins supérieurs.

« Extrêmement », gazouille ma mère.

Ivan la saisit d'une poigne de fer. Il lève son bras un peu trop et la dirige vers nos places.

« S'il te plaît, maman, assieds-toi. Bon sang, c'est pas toi qui vas jouer, grogne-t-il entre ses dents.

– Mais c'est comme si.

– Je n'en doute pas une seconde. Assieds-toi. »

Je lève les yeux vers la scène. Je viens de faire un tour en coulisse. Marie arbore une blancheur cadavérique à cause du trac. Ses doigts sont gelés, mais elle refuse de porter les mitaines qu'elle utilise lorsqu'elle s'exerce.

« Comment va-t-elle ? Elle est prête ? chuchote ma mère.

– Elle est dans un état misérable, maman. Je ne suis pas certaine qu'elle va arriver à monter sur scène.

– Tu n'es pas sérieuse ? »

Je hoche la tête.

« Je devrais aller la voir ? »

Je fais non de la tête. J'ai mal au ventre.

« Il y a quelqu'un avec elle, maman.

– Je suis sûre qu'elle va y arriver. » Ma mère serre ma main et se mord la lèvre. « Elle est si talentueuse. Depuis toute petite », murmure-t-elle.

J'acquiesce.

Les autres élèves entrent. Nous applaudissons. Pas de Marie. Les autres échangent des regards. Mon ventre se noue d'angoisse. Puis Marie se glisse sur scène. Ses épaules nues sont d'une blancheur phosphorescente sous sa robe bleu nuit. Son cou semble si fin et si long, avec ses cheveux coiffés en chignon. Sa tête vacille comme une fleur fragile, sur le point de se rompre. Elle a perdu trop de poids.

Un type brun se penche sur elle. Il chuchote quelque chose à son oreille puis redresse la partition sur le pupitre. Au fond de moi, je souhaite alors très fort qu'il l'embrasse derrière l'oreille, qu'il l'aime, et qu'il lui assure à quel point elle est douée et fantastique, qu'elle n'a qu'à jouer à peu près pour que ce soit un succès. Il lui touche délicatement l'épaule. Puis retourne près de son violoncelle.

Marie fait sonner une note, les yeux toujours fermés. Elle ne les a pas ouverts depuis qu'elle s'est assise. Je suis presque sûre que le type en question a tourné les pages de la partition jusqu'à la partie la plus difficile, pour qu'elle puisse ouvrir les yeux à ce moment-là, si elle en a besoin. Si tant est que les notes ne se transforment pas en fourmis qui s'échappent du papier, grimpent sur ses mains et ses bras, et envahissent tout son corps.

J'ai l'impression de voir la chair de poule sur ses bras. Le violoncelliste fait signe aux autres musiciens. Je me dis qu'ils

ont de la chance, beaucoup de chance. Pour le moment, ils ont si peur de voir Marie caler devant tout le monde qu'ils ne pensent pas à leur propre trac.

Elle commence. C'est légèrement trop nerveux, mais je ne crois pas que le public sache comment cela doit sonner. Moi, je l'ai entendue répéter pendant des mois. J'entends toutes les imperfections. Calme-toi, Marie. Elle dépasse les premières mesures, et les autres instruments la rejoignent. Alors, enfin, elle semble trouver le calme. Comme si son corps reprenait le dessus.

« *Chicken or beef ?* » Le mince steward français se penche vers moi.

« *Beef* », dis-je.

Autour de moi, on déchire du cellophane. L'avion est un corps rempli à ras bord de soldats qui luttent pour absorber un repas miniature à l'aide de fragiles couverts en plastique.

Je me réchauffe les mains sur le couvercle en métal qui enserme la barquette en plastique contenant le repas. Dans ma famille, c'est Marie qui a le talent. Mais la vie aurait été plus facile pour elle si elle avait eu un soupçon de la dureté d'Ivan, un soupçon de ma médiocrité et un soupçon de l'indifférence de Peter vis-à-vis de l'opinion d'autrui.

Je porte une main à mon visage. J'essaie de me convaincre que ce n'est pas seulement la tentative de suicide de Marie qui est en train de me craqueler. Je suis usée. C'est la fatigue, la mission en Afghanistan et la manière dont un homme me manque. C'est la façon dont nous avons grandi. Tout ce dont Marie a été, sa vie entière, l'expression même. Un talent aigu ayant macéré dans un creuset de violence.

Derrière moi, j'entends les autres passer à Grand Lars, deux mètres dix, tout ce dont ils peuvent se passer de leur propre repas. Des gâteaux, des biscuits, un bout de fromage, une dose de crème pour le café.

Marie et moi dansons dans le jardin. Elle a huit ans, et moi douze. Nous tournons et tournons. Nous portons des robes identiques, cousues par notre mère. Peter vient d'avoir dix ans. Marie et lui font la même taille. Il aimerait bien participer, mais c'est un jeu de filles. Les garçons ne peuvent pas participer.

Je n'ai pas parlé à Peter depuis deux ans. Je ne sais pas où il est. Il fait sans doute encore des études. Marie et lui étaient très proches. Comment est-ce que je vais lui demander pardon, si je le croise dans un couloir d'hôpital ? Je ne sais pas. Et puis, est-ce que des excuses lui serviraient à quelque chose ? Est-ce que ça aide, quand on est coincé dans un fauteuil roulant jusqu'à la fin de ses jours ?

Il y a tant de choses que je ne sais pas. Je ne sais même pas où est Ivan en cet instant. P. O. va essayer de lui faire parvenir un message. Mais je sais comment ça se passe. Ivan est probablement planqué dans un trou à surveiller des talibans. Il peut se passer des jours avant qu'ils ne reviennent dans un endroit où l'on peut joindre le poste de commandement par radio sans trop de risques.

Je regarde le ciel et les nuages. Je ne vais pas y arriver sans Ivan, me dis-je.

Nous nous tenons près de la porte de la porcherie, main dans la main, Ivan et moi. Nous avons peut-être trois et quatre ans, ou quatre et cinq. Je porte des sabots rouges. Ceux d'Ivan sont noirs. Ma mère nous a escortés à travers la cour jusqu'à la porcherie. Nous devons rester près de la porte et attendre mon père. Nous devons y aller seulement avec lui. Il y a eu des chatons. J'aime bien caresser les chats. J'en ai invité plusieurs dans la cuisine pour un bol de lait, quand j'ai eu l'autorisation de ma mère. Mais je n'ai encore jamais vu de chaton. Ma mère m'a raconté qu'ils sont tout petits et doux, et qu'il faut faire très attention quand on les touche.

Il s'approche, sombre et taciturne. Nous le suivons à petits pas dans le long couloir entre les soues des cochons, jusqu'au coin le plus éloigné. Nous devons attendre sans bouger au bout de ce couloir, près des deux derniers box.

« Vous pouvez venir, maintenant », dit mon père.

Nous avançons d'un pas hésitant.

Il se penche vers nous. Dans sa main reposent deux minuscules chatons qui se serrent l'un contre l'autre. Le premier est noir, le deuxième tacheté. Je les fixe, encore et encore. Je n'ai jamais rien vu d'aussi merveilleux.

« On peut les caresser ? » demande Ivan, courageux.

L'idée ne m'avait même pas effleurée. Je pensais que nous n'aurions que le droit de les regarder.

« Oui, mais doucement. »

Je tends la main. J'ai un peu peur de les toucher. Pourtant, mes doigts s'enfoncent dans le pelage le plus doux. C'est si doux, je n'imaginai pas qu'il puisse exister quelque chose d'aussi doux. Je caresse sans arrêt, comme pour assimiler cette nouvelle sensation. Le chaton noir lève la tête, les yeux fermés, et renifle mes doigts. Il repose, fragile, dans la main de mon père.

« Vous voyez ? Ils n'ont pas encore ouvert les yeux. C'est parce qu'ils n'ont que quelques jours. Ils n'ouvriront les yeux que dans six jours. »

Six jours. En un instant, la notion de temps est introduite dans mon univers. D'un seul coup, je comprends le lien entre se réveiller, jouer, être fatiguée, dormir pour ensuite se réveiller le lendemain et recommencer. Un jour nouveau. Six comme ça, et je verrai les yeux des chatons. Le temps et la douceur découverts d'un seul coup.

Les deux corps arrondis par le lait maternel se trémoussent dans la main de mon père, mais ils ne savent que ramper, et ne se déplacent pas vraiment. Ils couinent. Ils ont des griffes minuscules, comme des aiguilles.

« Le ventre est tout gros, papa, dit Ivan.

– Oui, la maman les a bien nourris. Il vaut mieux les remettre à leur place avant qu'elle ne revienne de la chasse. Vous pouvez venir les voir une fois chaque après-midi, mais seulement avec moi. Si vous venez les caresser sans arrêt, la maman va les déplacer, et j'aurai sans doute du mal à les retrouver. Compris ? »

Nous acquiesçons. C'est sérieux.

Nous remontons le couloir, main dans la main. Je suis pleinement consciente de m'éloigner de plus en plus de l'incroyable douceur des chatons.

Je regarde par le hublot, vers le bout de l'aile. Ivan a été là toute ma vie. Il a été là toute la vie de Marie.

« Ivan, rentre à la maison, aide-moi. Marie est partie en morceaux », dis-je à voix basse.